



Miss JENNIE LESLIE.

L'amour de la vie théâtrale a attiré à la rampe Miss Jennie Leslie, la jolie nièce du millionnaire Philip D. Armour, de Chicago. Miss Leslie s'est engagée dans la troupe d'opéra de Frank Daniels.

...côté, grâce aux hommes nouveaux, sur la voie du progrès; elle ne retournera pas aux carrières du passé. Elle a confié, une fois, son gouvernement à des mains pures; elle ne le laissera pas retomber entre des mains impures et corrompues. Il nous faut, à la tête de notre gouvernement municipal, des hommes intelligents et intègres, des hommes qui travaillent pour la communauté et non pour une coterie, des hommes nouveaux, enfin. Nous les avons à notre disposition; ils sont prêts à se dévouer, à nous entraîner avec eux sur la voie de la prospérité et du progrès. Nous saurons les soutenir et les élever au pouvoir qu'ils méritent et qu'ils sauront exercer, pour le bonheur de la communauté.

Départ de Mgr. Chapelle.

A sept heures et demie hier soir, l'archevêque Chapelle est parti pour Washington, accompagné de l'évêque Blenk. Le séjour des deux prélats dans la Capitale de l'Union sera de courte durée, d'une semaine.

Voici une page où l'on retrouve le charme et la grâce de Frédéric Mistral, roi des Félibres:

La Montelaise

(Traduit du Provençal.)

Une fois, à Montoux, qui est le pays du grand saint Gens—et de Saboly, le poète des noëls—il y avait une fillette blonde comme l'or. On lui disait Rose. C'était la fille d'un cafetier. Et comme elle était sage et qu'elle chantait comme un ange, le curé de Montoux l'avait mise à la tête des choristes de son église. Voici que pour le Saint-Gens, fête votive de Montoux, le père de Rosette avait loué un chanteur. Le chanteur, qui était jeune, s'éprit de la blonde; la blonde, ma foi, s'amouracha aussi; et voilà que les deux enfants, sans aller tant chercher, se marièrent: la petite Rosette devint Mme Bordes.

Adieu, Montoux! Ils partirent ensemble... Ah! que c'était charmant: l'oreille comme l'air, jeunes comme l'eau, n'avoir d'autre souci que de faire l'amour et chanter pour gagner sa vie!

La belle première fête où Rosette chanta, ce fut à la Sainte-Agathe, patronne des Maillanais. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était au café de la Place, la grande salle était pleine comme un œuf. Rosette, pas plus craintive qu'un passereau de saule, était debout, au fond, sur une estrade, et ses cheveux blonds, avec ses jolis bras nus, et son mari à ses pieds, l'accompagnant sur la guitare.

Il y avait une fumée: C'était l'odeur de peysans, de Graveson, de Saint-Remy, d'Eyragnac, et de Maillane. Mais on n'attendait pas un propos croustillieux. Ils ne faisaient que dire: —Est-elle jolie! et comme elle est gentille! et qu'elle chante bien! et elle n'est pas de loin, elle est de Montoux.

—Vive saint Gens! On lui battait des mains à démolir la salle. La petite descendait; elle faisait, toute joyeuse, la quête autour des tables; les gros sous pleuvaient dans l'écuëlle; et, riant et contentes comme elle elle avait reçu 100,000 francs, elle cou-

DENEGATION M. Paul Capdevielle.

Le rapport publié hier par un journal que M. Paul Capdevielle avait retiré sa candidature à la première magistrature de la ville, était dénué de fondement, comme le prouve une communication que nous adresse M. Capdevielle. A la dernière réunion de la Commission des Levées, M. Capdevielle, au cours d'une discussion qu'il a eue avec un collègue, a dit qu'il n'approuverait certains travaux de l'ingénieur Brown qu'à la condition qu'ils fussent examinés par l'ingénieur de l'Etat, comme l'exige la loi. En réponse à une observation qui lui fut faite par ce collègue, M. Capdevielle déclara qu'il était trop soucieux de son devoir pour être jamais accessible à aucune compromission, et qu'il déclinerait la plus haute magistrature si elle lui était offerte accompagnée de conditions. Voici la communication en question: "M. le Rédacteur, Les paroles que j'ai prononcées à la dernière réunion de la Commission des Levées ayant été interprétées de façon à me faire dire que je ne serai pas candidat aux fonctions de maire de la ville, je crois devoir déclarer, pour demeurer juste à l'endroit de mes partisans et de mes amis, que si mon nom est proposé à la Convention, et que la nomination m'est offerte, je ne déclinerai certainement pas un si grand honneur."

Durant toute la journée, les amis de M. Capdevielle ont afflué à son bureau, n'ayant pas ajouté foi au rapport, et est vrai, mais désireux de savoir ce qui avait pu le motiver.

DEPECHEES Télégraphiques.

Le portefeuille de la guerre.

Washington, 21 juillet.—D'après les meilleures informations obtenues jusqu'à midi le Président n'a encore offert le portefeuille de la guerre à qui que ce soit. Cependant, la succession du secrétaire Alger ira à l'état de New York, et jusqu'à l'heure de la séance de cabinet l'impression générale était que M. McKinley avait résolu d'offrir le portefeuille de la guerre à M. Elihu Root, le distingué avocat de New York. Mais on disait que la délégation de cet état, à la tête de laquelle se trouvent le gouverneur Roosevelt et le sénateur Platt, appuyait la candidature du général Francis V. Greene. On disait hier soir à New York que le général Greene avait été mandé à Washington par le président McKinley, mais on a démenti ce bruit, et jusqu'à midi le général n'avait pas paru à la Maison Blanche. Le rapport annonçant l'offre du portefeuille de la guerre à l'ambassadeur Porter est démenti.

LA RECEPTION De l'amiral Dewey aux Etats-Unis.

Washington, 21 juillet.—La dépêche suivante de l'amiral Dewey est arrivée au département de la marine: Trieste, 21 juillet. Au secrétaire de la marine, à Washington. Arrangements proposés de réception et de présentation à Washington approuvés par Secrétaire et Président me sont absolument agréables. DEWEY. On ne sait rien à Washington de l'intention qu'aurait l'amiral Dewey de changer le programme de son séjour en Europe et la date de son arrivée aux Etats-Unis. Le secrétaire Long persiste à croire que l'amiral arrivera dans le courant d'octobre, et il ne sait rien du prétendu projet qu'aurait Dewey de quitter le croiseur Olympia et de revenir aux Etats-Unis par un paquebot. D'ailleurs, ce rapport est discrédité au département de la marine. Quelques membres du corps diplomatique ont appelé l'attention des fonctionnaires du département de la marine sur la singulière position dans laquelle ils se trouvent placés par une démarche du comité de réception de New York. Ce comité, disent-ils, adresse aux représentants des gouvernements étrangers une note les invitant à envoyer un ou plusieurs navires de guerre pour prendre part aux fêtes de la réception de l'amiral Dewey à New York. Or, d'après les règles strictes des relations internationales, les gouvernements étrangers ne peuvent pas convenablement prendre en considération une invitation qui leur est directement envoyée par une municipalité, ou, comme dans le cas actuel, par un comité purement local. Comme quelques-uns des gouvernements invités désirent accepter une invitation de ce genre, leurs représentants se trouvent embarrassés, et ils seront obligés, croit-on, d'attendre quelque mesure du département d'état.

Atlanta, Georgie, 21 juillet.—Le sheriff du comté de Decatur annonce aujourd'hui au gouverneur Candler que deux nègres sont entrés la nuit dernière dans la maison de William Ogletree, près de Bainbridge, et ont outragé Mme Ogletree. Après avoir dévalisé le fermier, les nègres l'ont forcé, le pistolet sur la tempe, d'assister à leur horrible attentat. Les nègres se sont échappés. Le sheriff demande au gouverneur d'offrir la plus forte récompense en son pouvoir. De nombreux citoyens cherchent dans le voisinage des traces des fugitifs.

HORRIBLE CRIME DE DEUX NEGRES.

En retour, l'amiral Dewey donnera demain un banquet à bord de l'Olympia, puis le ministre Harris retournera à Vienne.

AMUSEMENTS. WEST END. PARC ATHLETIQUE.

Stuart, avec sa voix, ses vocalises et ses costumes de femme, fait toujours la joie des habitués du Parc Athlétique. C'était hier la soirée destinée à la musique sérieuse, à l'école de Wagner. Nous avons entendu en effet, trois ou quatre exécutions de remarquables œuvres de maître, entraînantes l'ouverture du "Valaisan-Fantôme", puis deux ou trois mouvements de la grande symphonie No 9 de Beethoven et un galop entraînant du Prof. Brooke.

UN BANQUET A TRIESTE.

Trieste, Autriche, 21 juillet.—L'amiral Dewey, accompagné du capitaine Benjamin P. Lambertson et du lieutenant de drapier Brumby, du croiseur américain Olympia, s'est rendu aujourd'hui à terre pour rendre les visites qu'il a reçues hier et faire une visite officielle au comte Goss, gouverneur de la province de Kustentland, arrivé de voyage. Les officiers américains se sont également rendus chez le maire de Trieste. Le ministre des Etats-Unis en Autriche-Hongrie, M. Addison C. Harris, donnera ce soir à l'hôtel de la Ville un banquet en l'honneur de l'amiral Dewey. Le nombre des invités est limité à trente-cinq, des officiers du croiseur Olympia, des fonctionnaires de la légation des Etats-Unis et des consuls américains. Le banquet sera strictement privé. Il n'y aura qu'un seul toast, «A la santé de l'amiral».

Après avoir dévalisé le fermier, les nègres l'ont forcé, le pistolet sur la tempe, d'assister à leur horrible attentat. Les nègres se sont échappés. Le sheriff demande au gouverneur d'offrir la plus forte récompense en son pouvoir. De nombreux citoyens cherchent dans le voisinage des traces des fugitifs.

LA COURSE Entre le Columbia et le Defender.

Newport, Rhode-Island, 21 juillet.—Les yachts Defender et Columbia sont partis ce matin dans une course d'essai du phare de Brenton's Reef. Le course devait être de quarante six milles, mais quarante cinq minutes environ après le départ, un accident est arrivé au hunier du Defender, qui a amené toutes ses voiles, excepté le foc.

L'ABEILLE DE DEMAIN SOMMAIRE.

Sainte-Marie. Les Amis, Armand Masson. Un Mariage Céleste. Les deux notes (lettre d'une Vendéenne). Les doigts de Pingwet. Marie la Modeste, feuilleton. Mondanité, Chifon. L'Actualité, etc.

LE RELEVEMENT -DE LA- NOUVELLE-ORLEANS.

Nous ne saurions trop insister sur la gravité de la crise que traverse, en ce moment, la Nouvelle-Orléans, sur l'immense importance des élections qui se préparent. C'est, en effet, du résultat de ces élections que dépend notre avenir. Depuis trois ou quatre ans, il s'est passé ici une révolution bienfaisante, provoquée par les excès d'une coterie que s'était, depuis nous ne savons combien d'années, emparée du pouvoir et avait fait des affaires publiques son bien, sa chose particulière. Bien ne s'opérait que par elle et pour elle. Elle dominait la population; elle dominait le conseil municipal; elle dominait les clubs, elle dominait les élections primaires et elle faisait nommer et éléver qui elle voulait et comme elle le voulait. Du milieu de cette tourbe de faiseurs besogneux qui s'agitaient dans l'intrigue, qui accaparaient les places, et n'admettaient dans leurs rangs que ceux qui leur servaient de marchepied pour s'élever aux gros emplois qu'ils convoitaient, surgissaient une ou deux figures, tou-

jours les mêmes, qui tenaient toutes les ficelles, qui dirigeaient toute la machine politique et manipulaient la matière électorale au gré de leurs ambitions et de leurs intérêts personnels. S'agissait-il d'un emploi à accorder, d'une entreprise d'utilité publique à commencer? C'était à ces messieurs qu'il fallait s'adresser; ils étaient les maîtres et seigneurs de toute la communauté. Nous avons, à chaque instant, les oreilles rebattues des actes arbitraires que l'on attribue à tel ou tel empereur de Russie ou d'Allemagne auxquels on reproche durement leur autoritarisme; mais ces souverains-là n'ont pas la moitié du pouvoir dont jouissaient et abusaient les hommes qui, depuis plus d'un quart de siècle, nous gouvernaient, malgré nous et contre nous. En fait, le corps électoral était devenu, entre les mains de ces gens-là, une machine inerte et inconsciente, que manœuvraient à leur guise ces potentats au petit pied. Ce qui prouve leur toute-puissance, ce sont les efforts inouïs qu'il a fallu faire pour se débarrasser de leur étreinte et les renvoyer dans la retraite d'où ils n'avaient dû jamais sortir; C'est la lutte désespérée que nous avons été obligés d'engager, à cette époque, que l'on a appelée justement la Révolution municipale de 1896. Et cependant, ces mêmes hommes, les voici qui reparaissent de nouveau et cherchent à ressaisir le pouvoir! Les voici qui veulent réduire à l'impuissance ceux qui, à force d'honnêteté, de courage, de persévérance, ont réussi à les chasser. Pour eux, cette révolution bienfaisante est nulle et non avenue. Ils prétendent reprendre les rênes du gouvernement et nous ramener à un passé maudit qui rappelle tant de désastres et d'humiliations. Non! il n'en sera pas ainsi. La Nouvelle-Orléans s'est affranchie; elle ne retombera pas dans l'esclavage. Elle est lan-

le sentier étroit. Et là, elle perdit complètement connaissance. Son évanouissement dura longtemps. La nuit était venue. Le sentier était plein de ténèbres. Le vent soufflait. Elle grelottait. Ses dents claquaient. Elle se releva, meurtrie, et à tâtons continua de descendre. Mais, à peine avait-elle fait cinq ou six pas, qu'elle possédait un grand cri d'épouvante. Elle venait de se heurter contre deux hommes qui montaient. Un cri répondant à son cri la rassurait en même temps qu'il plissait d'horreur. Les deux hommes étaient Frédéric et Michel. —Marie-Rose! Marie-Rose! Elle tombe dans leur bras, défaillante, sans un mot. Son dégoût est tel, sa pâleur si grande, qu'ils ne l'interrogent même plus. Ce qui s'est passé, elle le sauront; elle le leur dira plus tard, sûrement. Frédéric la prend dans ses bras robustes. Il la porte doucement jusqu'au Blanc Chemin. Là, elle le contemple en une sorte d'affolement, et ils craignent pour sa raison. Elle garde le silence. Sait-elle même où elle est? —Marie-Rose! mon enfant! —Laissez-moi, dit-elle enfin, je vous en supplie, laissez-moi. Ne me dites rien. Ne me faites pas de reproches. —Un mot pourtant. D'où viens-tu?... Nous te retrouvons dans un état lamentable... Nous t'avons crue morte... Un mot qui nous dise, au moins, le secret de ton cœur... Elle réunit tout son courage pour leur mentir, pour leur mentir encore, pour leur mentir pour toujours. —Je me suis égarée. Quand j'ai vu la nuit qui venait, quand j'ai voulu regagner le temps perdu, car j'étais loin, je me suis mise à courir... et je suis tombée... Voilà, c'est tout! Frédéric et Michel se regardent douloureusement. C'est un mensonge. Cela est évident. Et Michel, ferme, sévère pour la première fois devant cette enfant qu'il adore, Michel se contente de dire: —Tu n'es pas en état de nous répondre. Nous attendrons demain pour t'interroger... Mais demain, Marie-Rose, comprends-tu, demain je veux que tu nous dises la vérité... Et tu n'auras plus devant toi les deux hommes qui t'aiment paternellement... Tu auras deux hommes qui te demanderont compte de ta conduite... Tu auras devant toi des juges!... Elle ne reprit un peu de calme que lorsqu'elle se retrouva toute seule dans sa chambre. Mais quand elle essaya d'envisager la situation où elle se trouvait, elle comprit que jamais elle

ne pourrait fournir à ses deux amis les explications qu'ils se proposaient de lui demander. Elle était condamnée au mensonge: mentir! mentir toujours! Ah! comme la mort eût été préférable! Mais la mort lui était défendue, la mort elle-même: Coccilia n'avait-elle pas tout prévu? Elle passa toute cette nuit en de mortelles angoisses, et le matin elle se leva, harassée par l'insomnie. Le jour pénétrait à peine dans sa chambre. Les cimes lointaines des montagnes disparaissaient encore dans le brouillard. Le soleil était levé, pourtant, mais n'apparaissait pas, caché derrière le massif. L'air était frais, presque froid. Elle s'appuya sur la balustrade de bois qui fermait le balcon de sa chambre et se laissa aller à toute sa tristesse. Dans quelques jours elle serait mariée. Plus rien ne s'opposerait à ce sacrifice, à cette catastrophe... Elle avait compté au dernier moment sur l'honneur de l'honneur, de Ragon, et Ragon s'était laissé emporter par sa haine et sa jalousie. Elle entendit sous sa fenêtre un bruit de pas, puis la voix de Michel qui causait avec Frédéric. Elle rentra, pour n'être point vue, et ferma doucement sa fenêtre.

Ils se promènèrent dans le jardin. Elle le suivait du regard, en soulignant le coin d'un rideau. De temps en temps ils relevaient la tête. Leurs yeux se fixaient attentivement, soucieux et triés, sur la fenêtre derrière laquelle Marie-Rose se cachait. Evidemment, ils attendaient sa venue. C'était d'elle qu'ils s'entretenaient. N'était-elle pas tout leur vie, toute leur joie? Eux non plus, sans doute, n'avaient guère été formés, car leurs visages étaient fatigués, celui de Frédéric surtout. Et en voyant cela, Marie-Rose frissonnait et murmurait: —Mon père! mon père! C'est lui qui est mon père! Tout à coup ils s'arrêtèrent dans leur promenade et parurent prêter l'oreille, tournés vers le sentier en lacets qui grimpeait vers les cimes. Du jardin, clos par un mur, ils ne pouvaient rien voir. Mais, de sa chambre, au premier étage, aperçut un cortège de montagnards, des pères, des bûcherons qui descendaient, et au milieu de ce cortège, deux hommes qui en portaient un autre étendu, les membres raidis, le visage vers le ciel, sur un brancard de branches de hêtres. Les accidents ne sont pas rares en pays de montagnes. Marie-Rose crut à un accident. —Un blessé ou un mort! mur-

mura-t-elle. Et, comme toutes les femmes qui passent devant un cercueil, elle fit pieusement le signe de la croix. Un instant, elle perdit de vue le cortège. Mais celui-ci reparut au moment où il passait devant la grille. Et devant la grille, il s'arrêta. En même temps cessèrent les rumeurs confuses des voix qui, en bas, dans le jardin, avaient attiré l'attention de Michel et de Frédéric et qu'elle, de sa chambre, avait également entendues. —Qu'est-ce donc? Que veulent-ils? Mais elle pensa bientôt que l'homme n'était que blessé, sans doute. Dès lors il était tout naturel qu'on s'adressât au premier chalet rencontré à la descente, pour avoir des secours. La grille s'ouvrait, le cortège entra dans le jardin. Michel et Frédéric allaient à sa rencontre. Marie-Rose les vit qui causaient avec les montagnards, puis qui s'approchaient du cadavre, qui se penchaient pour distinguer ses traits... Et elle les vit, soudain, faire un brusque mouvement de recul, se saisir les mains et se regarder silencieusement, comme s'ils avaient reconnu le blessé ou le mort et comme si ce spectacle les avait frappés d'épouvante. Un cri lui échappa, résumant

sa pensée, son angoisse: —Lui! en est mort!... La pensée même de Pierre Ragon ne lui venait pas. Elle descendit de sa chambre en chancelant. Quand on la vit apparaître dans la cour, les gens qui étaient là se rangèrent devant le cadavre pour lui en dévoter la vue. Michel et Frédéric se précipitèrent à sa rencontre. —N'approchez pas! —Et moi je veux voir... Vous ne m'empêchez pas... je veux voir!... Elle écarta tout le monde, brusquement, avec une force irrésistible. Et elle poussa un cri: —Pierre Ragon! mort! Une voix dit, parmi les montagnards qui avaient ramené le cadavre: —Assassiné, c'est clair! Et elle répéta, comme en un cauchemar: —Assassiné! Elle eut une faiblesse et chancela, Frédéric s'élança, la reçut dans ses bras, la transporta dans le chalet, pendant que Michel s'occupait de faire entrer le corps dans une chambre du rez-de-chausée, où on l'étendit sur un lit. En essayant de rappeler Marie-Rose à la vie, Frédéric remarqua, pour la première fois, les gradures saignantes aux poignets de la jeune fille, et plusieurs doigts les ongles déchirés.

Feuilleton L'Abéille de la N. O. Mortel Outrage. GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY. TROISIÈME PARTIE. LE SECRET DE MARIE-ROSE. UNE AFFAIRE QUI COMMENCE. [Suite.] A la fin elle crut qu'elle allait mourir. Elle s'affaissa sans forces dans